

Défi aux voix narratives **Dans *La Route des Flandres* de Claude Simon**

Parissa MOHEMKAR KHEIRANDISH

Maître assistante, l'Université Azad Islamique

Unité de Khorasgan (Ispahan)

p.kheirandish@khuisf.ac.ir

Shiva BHRINAJAFI

MA ès-Lettres, Université de Khorasgan

shivshivab@gmail.com

Résumé

L'une des manifestations spectrales les plus intéressantes dans le roman concerne la voix narrative. Elle consiste en l'interférence d'un récit à la première personne et d'un récit à la troisième personne, signalée par l'utilisation de deux pronoms personnels différents, «je» et «il». On a donc affaire à un dédoublement du narrateur homodiégétique qui se charge de la narration au début du roman et qui, par moments, semble disparaître au profit d'un narrateur hétérodiégétique qui continue le récit. Dans cet article nous nous sommes proposés d'examiner les diverses instances narratives dans *La Route des Flandres*(1960) de Claude Simon et le double défi inhérent à la construction du texte: D'une part, le défi représenté par la tentative de diverses voix pour saisir et exprimer le réel, le distinguer de l'imaginé et du rêve et, de l'autre, le défi que la multiplication des voix et la fragmentation des récits lancent à la critique narrative.

Mots clés : Voix narrative, énonciation, monologue, vérité, femme, nouveau roman.

Introduction

L'œuvre de Claude Simon est généralement un tout organique dont chaque roman présente un développement, une ramification, une résurgence et qui se place tout entière dans une esthétique de la reformulation, entendue ici comme réécriture incessante de thèmes ou de motifs.

Dans *La Route des Flandres*, le capitaine de Reixach est abattu mystérieusement au cours de la débâcle de l'année quarante par un parachutiste allemand. Mais cette mort intrigue, traverse toute la mémoire et les pensées de son cousin Georges, simple cavalier qui cherche à comprendre. Le capitaine aurait-il cherché à mourir? Enquêtant sur tous les événements et les souvenirs qui pourraient élucider cette question, ce mystère devient une obsession de George, presque une raison de vivre... Car la mort le hante. Il est alors aidé par Blum, un prisonnier du camp où Georges est retenu où il va interroger Iglésia, ancien jockey de l'écurie Reixach. À la fin de la guerre, son enquête le mène vers la jeune veuve du capitaine (Wikipédia, *La Route des Flandres*).

Ce roman, en tant qu'un nouveau roman, ébranle non seulement les attentes du lecteur de romans traditionnels et modernes mais aussi une certaine pratique. Les analyses de Gérard Genette, par exemple, ont fait beaucoup avancer la théorie narratologique et continuent d'enrichir leur appréciation de la structuration d'une œuvre. Cependant, des textes tels *La Route des Flandres* relèvent la difficulté latente à la mise en pratique de certaines théories dans le contexte du nouveau roman et des textes postmodernes.

Pour mise en valeur le changement de personne grammaticale, Gérard Genette rapproche son statut dans le champ du roman classique à «une sorte de pathologie narrative, explicable par des remaniements hâtifs et des états d'inachèvement du texte». En ce qui concerne le roman contemporain, Genette évite de trancher la question de ce changement pronominal, en le rattachant à «une idée plus complexe de la (personnalité)» (1972, 254). Quel statut pourrait-on assigner alors au narrateur homodiégétique du roman qui délègue temporairement le récit à Georges ?

Dans cette étude, après avoir jeté un coup d'œil sur le point de vue de G. Genette concernant les voix narratives dans *La Route des Flandres*, nous aborderons la question de la composition littéraire de ce roman en tant qu'un roman de mémoire pour en déterminer ensuite les différentes formes narratives, et voir enfin un peu plus claire les différents niveaux narratifs.

1. Gérard Genette et *La Route des Flandres*

Dans *Figures III*, publié en 1972, Gérard Genette se base principalement sur l'étude d'*A la Recherche du Temps Perdu* de Marcel Proust. De plus, le problème de la voix (des niveaux narratives et de la personne) y est traité souvent à l'aide de textes classiques et de textes traditionnels tels les *Mille et une nuits* et *Manon Lescaut*. En 1983, Genette publie *Nouveau Discours du récit* et constate que :

La théorie des niveaux narratifs n'est qu'une systématisation de la notion traditionnelle d'enchâssement, dont le principal inconvénient était de marquer insuffisamment le seuil que représente, d'une diégèse à une autre, le fait que la seconde est prise en charge par un récit fait dans la première (Genette, 1983, 55).

Genette fait une distinction entre la catégorie des niveaux du récit (extra-, intra- et métadiégétique) et celle de la personne (hétéro- homo- et autodiégétique) (1972, 65-278) Dans *Figure III*, il assouplit son modèle lorsqu'il passe à l'étude de la transformation de Jean Santeil en *A la Recherche du temps perdu*. Ce dernier roman exige l'introduction du concept

de récit métadiégétique. Cette modification présente un certain brouillage de la distinction des niveaux narratifs.

L'analyse de la voix narrative dans *La Route des Flandres* indiquera qu'un des problèmes qu'affronte le critique voulant se servir du modèle genettien, réside en partie dans la difficulté d'intégrer une pratique narrative qui considère en termes d'enchâssements ou d'emboîtement les relations des niveaux narratifs constituant un texte.

Selon Todorov, le modèle genettien ne s'écarte pas de l'étude qu'il a faite des enchâssements dans les *Mille et une nuits* où par exemple, « Chahrazade Raconte que Dja'far raconte que le tailleur raconte que le barbier raconte que son frère (et il en a six)... ». Cependant, il a déjà observé que « la structure formelle de l'enchâssement coïncide (et ce n'est pas là, on s'en doute, une coïncidence gratuite) avec celle d'une forme syntaxique, cas particulier de la subordination, à laquelle la linguistique moderne donne précisément le nom d'enchâssement (embedding) » (Todorov, 1971, 38)

Ce sont l'aspect syntaxique et l'idée de subordination, également repérables dans l'étude genettienne de la voix, qui rendent difficile l'application de cette théorie à *La Route des Flandres*.

2. La Route des Flandres, un roman de la mémoire

Du point de vue de la composition romanesque, *La Route des Flandres* est, selon Dorrit Cohn, un « monologue remémoratif » (1981, 12), ou tout simplement ce que Jean Rousset appelle « un roman de la mémoire » (1973, 24).

Aussi, la difficulté à valoriser la théorie de la voix par l'étude de *La Route des Flandres* réside-t-elle dans les propriétés mêmes du monologue intérieur. Le monologue intérieur, d'après Rousset, serait un « discours sans auditeurs réduisant au minimum l'intervalle entre la narration et son objet » (*Ibid.*, 25).

Dans un monologue remémoratif, le passé est revécu dans le présent d'une mémoire en activité. Le monologue remémoratif favorise donc la simultanéité et cela d'autant plus qu'il « est supposé s'enregistrer sans s'écrire » (*Ibid.*). Jean-Luc Seylaz confirme l'effet de simultanéité résultant de la construction de *La Route des Flandres* :

La simultanéité véritable (impossible à rendre) est remplacée ou suggérée par un constant déplacement d'un souvenir ou d'une époque à l'autre et l'ensemble du livre pourra donner au lecteur le sentiment que tout était présent en même temps et sur le même plan dans l'esprit de Georges (1964, 225-40).

Afin de mieux apprécier les aspects paradigmatiques de *La Route des Flandres* et la façon dont ce texte entrave l'application du modèle syntagmatique genettien, voyons ce que c'est ce soi-disant « récits-seonds » ou « récits métadiégétiques » qui constituent la structure du roman: *La Route des Flandres* comprend l'ensemble des récits passés remémorés dans la conscience de Georges. Ces récits sont multiples et se basent largement sur le rapport analogique entre trois historiques guerrières et adultères intrinsèquement emmêlées aux niveaux thématiques, formel et verbal par tout un réseau d'images, de signifiants et de signifiés associatifs. L'histoire centrale semble être celle de la mort du capitaine Reixach pendant la débâcle du régiment français, en mai 1940.

3. Trois histoires, trois formes narratives

Sous-jacente à chaque reprise de la narration de cette histoire et des autres, est la tentative de trancher si la mort du capitaine fut un accident de guerre ou un suicide provoqué par l'adultère de sa jeune épouse Corrine. Selon Jean Ricardou (dans *Problèmes du nouveau*

roman, publié en 1967), cette histoire est curieusement doublée par celle de la mort parallèlement énigmatique du Conventionnel, l'ancêtre de Reixach, 150 ans plus tôt. Superposée et enchevêtrée à ces dernières, la troisième histoire met en scène une jeune laitière et un boiteux.

Or la narration de ces trois histoires met en scène trois récits fragmentés. Elle se fera à des moments différents et dans des lieux différents ce qui mène à la multiplication et au redoublement de la situation énonciative. Le tout, pris en charge par le monologue remémoratif de Georges, est, par là-même, sujet aux caprices d'une mémoire aux prises avec des associations visuelles et verbales. Chaque acte d'énonciation constitue une tentative de ressusciter le passé, de saisir le réel, et se base sur un énoncé précédent et donc sur un acte d'énonciation antérieur. Chaque mot, chaque énoncé remémoré se génère à partir d'un autre.

Ainsi, l'histoire ayant trait à la lignée des Reixach, en général, et au Conventionnel, en particulier, s'engendre-t-elle, d'abord, à partir des racontars ou sottises de la mère de Georges, Sabine, aussi bien que des conjectures de Georges suscitées par les écrits (Simon, 1960, 51) (documents, contrats, etc.) et les portraits des Reixach (*Ibid.*, 54) hérités par Sabine. Par ailleurs, le bavardage de celle-ci, narrativisé par Georges, s'appuie sur les dires de sa grand-mère à elle lesquels tiennent compte des « médisances » des domestiques de l'époque. Il en résulte que l'histoire du couple Reixach et Corinne est entremêlée, dans l'esprit de Georges, avec celle de l'ancêtre, le Conventionnel (*Ibid.*, 55, 69, 74). Ce sont des bruits, des racontars qui alimentent également le récit de la vie intime du capitaine et de Corinne (*Ibid.*, 11-12, 45).

Dans la deuxième partie du roman, acte adultère de Corinne avec leur jockey Iglésia prend de l'ampleur. Sa narration se base sur les dires d'Iglésia lui-même, devenu l'ordonnance de Reixach pendant la guerre (*Ibid.*, 43). C'est à travers la focalisation d'Iglésia que se constituent petit à petit les caractéristiques de Corinne : femme-enfant (131), « femme la plus femme » (132), femme-alezane (134) – traits intrinsèquement liés à la thématique même du roman et qui se confondent, dans la mémoire de Georges, avec ceux de la laitière et de la femme du Conventionnel (*Ibid.*, 39, 81).

Mais, la narration d'Iglésia est lacunaire, réticente et dispersée dans le temps et dans l'espace :

...après tout c'était plus difficile de dégoter cette farine et de l'amener jusqu'ici que de se défaire d'une montre-barcelet ! accroupis dans ce coin du camp pas encore construit, derrière des piles de briques et Iglésia en train de faire cuire sur un feu quelque chose qu'ils avaient volé ou troqué... (*Ibid.*, 160).

Aussi, les déictiques spatio-temporels indicatifs des diverses situations de son énonciation sont-ils fréquents. Mais rares, brèves et diffuses sont les instances où le discours d'Iglésia est reproduit au style direct. Il est, pour la plupart, pris en charge par Georges lui-même lequel se remémore les scènes décrites par Iglésia telles qu'il (Georges) les avait imaginées et donc complétées aux divers moments de leur énonciation ainsi qu'aux divers moments de leur remémoration. Il en résulte, en termes genettiens, un récit provisoirement « pseudo-diégétique », le brouillage des niveaux narratifs dont l'exemple le plus frappant est celui de la narration de la course de chevaux à laquelle participe Reixach en dépit des protestations de Corinne (*Ibid.*, 164 et suivantes).

Cette course, connotative du motif femme-alezane et point culminant de l'intrigue amoureuse, sera confondue, dans l'esprit de Georges, avec la mort de Reixach et la course des cuirassiers pendant la débâcle. Cet événement constitue le centre de l'intrigue guerrière et de la production romanesque reliant, au niveau thématique, l'adultère de Corinne et la mort (suicide maquillé en accident ?) de Reixach (Jimenez-frajardo, 1975, 54-72).

L'impossibilité de céder le discours à Iglésia semble résider, en partie, dans le caractère renfermé et impénétrable de celui-ci (pp. 42, 49, 128). Iglésia n'est pas un narrateur crédible et Georges et Blum, ses narrataires ou plutôt auditeurs frustrés, doivent rétablir eux-mêmes l'histoire qu'ils lui extorquent péniblement :

... de sorte que ce n'était pas jour après jour mais ainsi dire de place en place [...] que Georges et Blum reconstituaient peu à peu, bribe par bribe ou pour mieux dire onomatopée par onomatopée arrachées une à une par ruse et traîtrise [...] l'histoire entière [...] (Simon, 1960, 129).

Il en est de même en ce qui concerne la troisième histoire adultère et guerrière. Seul le soldat Wack, aussi taciturne et impénétrable qu'Iglésia et Reixach (*Ibid.*, 14, 15), semble tenir la clef du mystère entourant les rapports entre le boiteux, la laitière, et l'adjoint. Wack tient ses renseignements du valet (*Ibid.*, 61, 257) – contredits, cependant, par la vieille (257) – mais refuse d'en faire part à Georges et à Blum qui sont condamnés à des moments divers (dans la grange, dans le wagon, au camp de prisonniers, etc.) à forger leur propre histoire selon leur compréhension et leur interprétation des faits.

... ils essayaient de se transporter par procuration (c'est-à-dire au moyen de leur imagination, c'est-à-dire en rassemblant et combinant tout ce qu'ils pouvaient trouver dans leur mémoire en fait de connaissances vues, entendues ou lues, de façon [...] à faire surgir les images chatoyantes et lumineuses au moyen de l'éphémère, l'incantatoire magie du langage, des mots inventés dans l'espoir de rendre comestible [...] l'innommable réalité) dans cet univers futile, mystérieux et violent dans lequel, à défaut de leur corps, se mouvait leur esprit : quelque chose peut-être sans plus de réalité qu'un songe, que les paroles sorties de leurs lèvres : des sons, du bruit pour conjurer le froid, les rails, le ciel livide, les sombres pins (*Ibid.*, 173).

4. La construction de dialogue dans le roman

En fait, une grande partie du roman reproduit les dialogues, les réactions et les commentaires de Blum et Georges à l'égard des divers récits et de l'histoire qu'ils en déduisent. Il s'ensuit que le discours engendre le discours. L'exemple le plus frappant, c'est la multiplication de la tragédie de l'ancêtre Reixach provoquée par l'existence de deux versions originelles et contradictoires expliquant la mort du Conventionnel. L'histoire reconstituée par Georges et rapportée à Blum se produit largement à partir de la légende officielle et honorable préconisée par sa mère Sabine et son arrière-grand-mère: l'ancêtre s'est suicidé à cause de la perte de sa brigade (*Ibid.*, 201). Son récit s'oppose à celui fait par Blum qui, de souche désavantagée (268), met en question la vérité du récit de Sabine (175, 177) afin d'adopter les « médisances » répandues par les domestiques et qu'il embrouille avec l'histoire de Reixach et Corinne (184-85) et avec les conjectures de Georges souvent basées sur des gravures et des tableaux ancestraux.

Tout le discours de Blum n'est que le reflet de sa compréhension et de son interprétation des récits faits par Georges à divers moments : «et alors la voix de Blumm disant : Bien ! Donc il a trouvé, ou plutôt il a trouvé le moyen de trouver ce qu'on appelle une mort glorieuse» (*Ibid.*, 79).

Le brouillage des niveaux narratifs est accentué par le dédoublement de l'instance narrative remémorative prenant en charge la relation des divers « pseudo » récits. Désireux de ressusciter le passé, de percer le mystère de la mort de Reixach, Georges se remémore les nombreuses narrations qu'il avait faites à Blum pendant la guerre (dans la grange, dans le wagon et dans le camp de prisonniers), celle faite à Corinne après la guerre (*Ibid.*, 40, 88, 89), et les relations faite au petit Juif (Blum) mort depuis des années (262), à son double, pour lui-même (95) :

... et Georges (à moins que ce ne fût toujours Blum, s'interrompant lui-même, bouffonnant, à moins qu'il (Georges) ne fût pas en train de dialoguer sous la froide pluie saxonne avec un petit juif souffreteux [...] mais avec lui-même, c'est-à-dire son double, ou avec Blum, ou avec personne) (*Ibid.*, 176).

Dans *Modalités de la narration dans La Route des Flandres*, Dominique Lanceraux explique que Georges, narrateur-monologueur, se remémore-t-il les diverses histoires que Georges personnage a écoutées et racontées lui-même à des narrataires différents. La reproduction au discours direct d'un grand nombre des énonciations antérieures faites par Georges explique, donc, en partie, le dédoublement du « je » en « il » dans *La Route des Flandres*. Cependant, cette dernière tentative de restituer le passé est, comme les autres, condamnée à l'incertitude, à la mise en question de l'authenticité du représenté, de la véracité du récit et donc de la crédibilité des narrateurs. De là la récurrence obsédante dans la dernière partie du roman du leitmotiv « mais comment savoir ? » (*Ibid.*, 261, 279, 280, 284-287, 289, 291, 294) – signe de la frustration du monologueur (Lanceraux, 1973, 235-49).

5. Les différents niveaux de la narration dans *La Route des Flandres*

Au niveau thématique, toutes les histoires et leurs variantes sont suspectes car Georges et Blum reconnaissent le rôle important qu'y joue l'imagination ainsi que l'inadéquation du langage à rendre la réalité, à ressusciter le passé. Le discours oral est aussi vain à saisir le réel que le récit écrit, lequel est condamné explicitement et à plusieurs reprises par Georges qui, en ceci, s'oppose violemment à son père, autodidacte et fervent croyant dans le pouvoir de mots (*Ibid.*, 34-35, 94, 209)

La décomposition du monde, la désintégration des relations humaines, aiguës par la guerre, trouvent leur écho au niveau du contenu dans l'impossibilité de savoir la vérité, de restituer le passé par le langage (*Ibid.*, 16) et, au niveau formel, dans la construction même du texte et des diverses énonciations qui le composent. Corinne rompt avec Georges et, par conséquent, son effort pour résoudre l'énigme de la mort de Reixach est voué à l'échec:

... le monde entier s'en allait avec un murmure continu de source de gouttes [...] se détachant tombant avec les dernières feuilles des derniers vestiges de l'été des jours à jamais abolis qu'on ne retrouve jamais qu'avais-je cherché en elle espéré poursuivi jusque sur son corps dans son corps des mots aussi fou que lui avec ses illusoires feuilles de papier noircies de pattes de mouches des paroles que prononçaient nos lèvres pour nous abuser nous-mêmes vivre une vie de sons sans plus de réalité sans plus de consistance (*Ibid.*, 259).

Conclusion

Il est évident que dans *La Route des Flandres* une préoccupation thématique dirige partiellement la structuration du roman. Chaque tentative de dire, de saisir le réel sur le plan contextuel est doublée sur le plan formel. La prise en charge des énoncés précédents et l'empiètement qu'impose aux diverses instances énonciatives le discours remémoratif, représentent une tentative pour reconstituer le passé qui redouble, en quelque sorte, les tentatives de restitution de Georges et Blum pendant la guerre ainsi que celles du lecteur, obligé de créer une fiction à partir de la narration redoublée, fragmentée et décousue, éclatée en multiples histoires et faite donc à l'image même du roman, c'est-à-dire, à partir de « scène, de fugitifs tableaux ». Ce n'est qu'après avoir lu tout le roman que le lecteur peut le restituer.

Comment donc appliquer la théorie narrative des voix à un roman où chaque énonciation répète souvent de manière différente un énoncé déjà relaté antérieurement ? Comment distinguer les niveaux narratifs lorsqu'il est impossible de démêler les énonciations du « je » narrateur-monologueur d'avec celles de « Georges » narrateur-

personnage ? L'enchevêtrement des énoncés, le chevauchement des énonciations et finalement l'effet de la simultanéité résultant du monologue remémoratif subvertissent le « seuil » que la théorie genettienne veut marquer entre un niveau diégétique et un autre. Or, *La Route des Flandres* résiste, paraît-il, à l'analyse narrative de la voix et n'est donc pas réductible aux textes étudiés par Gérard Genette. Sa résistance pose par là-même la question des limites de la théorie narratologique et celle du genre de texte auquel appartient *La Route des Flandres*.

Bibliographie

COHN, Dorrit, *La transparence intérieure*, Paris, Seuil, 1981.

GENETTE, Gérard, *Discours du récit, Figure III*, Paris, Seuil, 1972.

- *Nouveau discours du récit*, Paris, 1983.

JIMENEZ-FRAJARDO, Salvador, *Claude Simon*, Twayne, 1975.

LANCERAUX, Dominique, *Modalité de la narration dans La Route des Flandres*, 1973.

RICARDOU, Jean, *Problèmes du nouveau roman*, Paris, Seuil, 1967.

ROUSSET, Jean, Narcisse romancier. *Essai sur la première personne dans le roman*, Paris, Librairie José Corti, 1973.

SEYLAZ, Jean-Luc, *Du Vent à La Route des Flandres : la conquête d'une forme romanesque*, Paris, 1964.

SIMON, Claude, *La Route des Flandres*, Paris, Éditions de Minuit, 1960.

TODOROV, Tzvetan, « *Les hommes-récits: Les mille et une nuits* », dans *Poétique de la prose*, Paris, Editions du seuil, 1971, 1978.